

Dans chaque numéro, EcoRéseau s'intéresse à deux dirigeants/entrepreneurs qui ont un point commun ou une différence fondamentale, afin de connaître leur opinion sur la stratégie, l'innovation, la communication et de montrer qu'il existe plusieurs manières de manager

La force est en elles

Frédérique Girard-Ory a créé il y a 25 ans le Groupe Dermscan, spécialisé dans les études pré-cliniques (in vitro) et cliniques (in vivo) de cosmétiques et de médicaments. Loetitia Colas a repris quant à elle la barre de la société de services FMI Infogérance, suite au décès brutal de son époux en 2013. Deux styles différents, mais le même goût du risque...

Comment vous êtes-vous lancée dans l'aventure de l'entrepreneuriat ?

Frédérique Girard-Ory : C'est un rêve d'enfant. Toute petite, je rêvais d'un métier qui me permette de bouger, de voyager. J'étais fille unique, d'un papa fonctionnaire et d'une maman

temps, c'était une évidence. Je me devais de poursuivre l'aventure entreprise par mon mari. Aujourd'hui, je partage donc mon temps entre mes deux entreprises et ma famille, puisque je suis maman de deux jeunes enfants. Je dois donc gérer trois vies en une !

a mobilisé l'ensemble des salariés de l'entreprise, qui étaient très attachés à leur patron. Leur engagement à mes côtés a été et reste très fort. En réalité, la pression, je l'ai exercée sur moi, car il fallait que je sois à la hauteur, coûte que coûte.

« Une femme n'hésitera jamais à demander des conseils, tandis qu'un homme n'osera même pas demander son chemin ! »

Frédérique Girard-Ory

au foyer. Mes parents n'en croyaient pas leurs oreilles. Je me suis lancée dans un doctorat de biologie, que j'ai complété avec une formation en management, à l'école universitaire de management (IAE), avec la ferme intention de créer une entreprise. J'ai passé ma thèse de biologie humaine en avril 1989, puis j'ai créé Dermscan quelques mois plus tard, à l'âge de 27 ans.

Loetitia Colas : Je me suis lancée dans l'aventure malgré moi, par la force des choses, puisque j'ai repris la succession de mon mari, décédé subitement en septembre 2013. J'étais, et je suis toujours, cadre dirigeant du groupe Philibert Transport, une entreprise qui n'a rien à voir avec le secteur d'activité de FMI Infogérance. Mon époux avait racheté FMI Infogérance au cours de deux opérations de LBO en 2005 et 2012. C'est lui qui a donné son envergure à l'entreprise et créé le data center que nous avons inauguré un an après son décès. Deux solutions se présentaient à moi : vendre l'entreprise ou la conserver. Je n'ai pas hésité long-

Avez-vous rencontré des obstacles ?

FG-O : Oui, et notamment des obstacles socio-familiaux. Quand j'ai créé Dermscan, je n'avais aucune expérience professionnelle. On a tenté de me décourager, de me faire comprendre que je faisais une erreur. Je pensais, au contraire, que je n'avais rien à perdre et qu'il fallait le faire maintenant, ou jamais ! Je suis une passionnée, j'étais animée par une réelle envie de créer. A l'époque, j'étais mariée avec un pharmacien qui m'a beaucoup aidée lors de la création de l'entreprise et a rejoint l'équipe au bout d'un an. J'ai dû également faire face à la frilosité des banquiers. Heureusement, nous avons réussi à nous autofinancer, ce qui nous a permis de démarrer sans trop prendre de risques. Au départ toute seule, j'ai engagé rapidement une technicienne qui est aujourd'hui attachée de recherche clinique et un pilier de l'entreprise. Quant au fait d'être une femme, cela n'a jamais été un obstacle pour moi, bien au contraire !

LC : Cet événement brutal

Êtes-vous satisfaite de l'image véhiculée par l'entreprise ?

FG-O : Absolument. Dermscan est aujourd'hui une entreprise reconnue pour la qualité de ses services, son dynamisme, son sens de l'innovation et sa réactivité. Cette image s'est

construite avec le temps, au prix de gros efforts, d'une démarche qualité menée depuis dix ans et d'une communication à la hauteur de nos ambitions. Néanmoins, l'innovation a été dès le départ notre fer de lance pour nous démarquer de la concurrence.

LC : FMI Infogérance est une PME régionale, et j'insiste bien sur ce terme, qui met des outils informatiques à la disposition de ses clients, des entreprises entre 50 et 500 salariés, pour faciliter leur pilotage. Nous



Frédérique Girard-Ory,

52 ans, créatrice et dirigeante des Laboratoires Dermscan, annonce un chiffre d'affaires de 9 millions d'euros en 2014. Basé à Villeurbanne, le groupe emploie 120 personnes et a ouvert des centres de tests à Bangkok (2002) Gdansk (2008) et Tunis (2010). De nouvelles implantations sont prévues en Asie.

ne sommes pas une entreprise du CAC 40 mais une belle entreprise qui avance, guidée par ses valeurs : le respect et l'excellence. C'est une entreprise très innovante tout en étant extrêmement agile.

Comment définiriez-vous votre style de management ?

FG-O : Je crois que, dans ce domaine, Dermscan est une entreprise atypique. Mon management n'est ni classique, ni trop moderne,

je préférerais dire maternelle. Je privilégie la promotion interne, j'aime que mes salariés aient un plan de carrière et puissent le concrétiser. J'attache également beaucoup d'importance au confort de mes collaborateurs, auxquels j'accorde une certaine souplesse et toute ma confiance. Je gère mon entreprise en privilégiant un climat social agréable. D'ailleurs, l'ancienneté moyenne des salariés de Dermscan est de 15 ans, ce qui prouve qu'on

s'y sent bien ! Côté ambiance, nous aimons nous retrouver ensemble et partager des moments forts. Au final, j'estime que nous sommes dans le même bateau. Pour ramer dans le même sens, il faut avoir le même cap !

LC : J'exerce un management extrêmement pragmatique et participatif. Le bon sens et le souci de bien-faire valent mieux que tous les grands discours. Je dis souvent que nous sommes dans la vraie vie, et qu'il

faut être au travail simplement comme on est dans la vie.

Quelle est votre perception de l'échec ?

FG-O : Dans une vie, l'échec est inévitable. Il n'y a que les personnes qui n'agissent pas, qui ne prennent aucun risque, qui ne se plantent pas ! L'échec fait partie intégrante de la vie d'une entreprise. On ne peut pas se développer sans

chance, n'en déplaise à la culture française !

LC : La notion d'échec est simple : soit vous vous mettez la tête dans le sable, et vous n'avancez plus ; soit vous tirez de cette expérience un moyen d'être plus fort. « Tout ce qui ne tue pas rend plus fort », disait Nietzsche. C'est tellement vrai ! Des échecs, nous en avons eu et nous en aurons encore. Ils doivent nous permettre de nous remettre en

pas là pour être aimée, mais pour être respectée. Or, pour être respectée, il faut respecter les autres, c'est une valeur essentielle. Enfin, un bon chef d'entreprise doit montrer à ses salariés qu'ils peuvent compter sur lui, qu'il est solide, qu'il assume ses actes et ses décisions. Il est là pour diriger l'entreprise et il la dirige ! Pour m'aider au quotidien, je suis entourée d'un comité de direction et d'un comité

le talent de chacun de ses musiciens. Cela, on ne peut le faire qu'en aimant les autres.

Quelles sont les personnes qui vous inspirent ?

FG-O : J'ai toujours beaucoup admiré les chefs d'entreprise. Je fais partie du club Prisme à Lyon, qui regroupe près de 150 dirigeants de la région dont Alain Mérieux (Bio Mérieux) et Michel Brochier (TMB), autre patron issu d'une vieille famille industrielle lyonnaise. Ce sont des personnes géniales qui me fascinent et auprès desquelles je n'hésite pas à demander conseil. Savez-vous quel est l'avantage d'une femme sur un homme ? Une femme n'hésitera jamais à demander des conseils, tandis qu'un homme n'osera

Quels conseils donneriez-vous à de futures entrepreneures ?

FG-O : Nous avons la chance de faire un métier fantastique, soyez passionnées, farouchement optimistes, n'ayez pas peur (des échecs notamment). Croyez en vous, en vos projets et ne doutez pas de vos capacités à les réaliser ! Et puis, je n'hésite pas à dire que nous pouvons nous servir de tous les « plus » que nous avons en étant des femmes : n'hésitons pas à faire preuve de charme et d'humour, et n'ayons pas peur des hommes !

LC : Si j'avais un conseil à donner, ce serait de ne jamais rien lâcher. Je ne suis pas du tout féministe mais je pense que le chemin est plus difficile pour une femme car il faut braver les a priori,

temps est révolu ! Mais il y a encore beaucoup de travail pour faire évoluer les mentalités, et cela dès le plus jeune âge. Sinon de façon générale, j'aimerais que la création d'entreprise et l'image des entrepreneurs (hommes et femmes) soient beaucoup plus mises en avant à tous les niveaux de l'enseignement. En effet, cette image est souvent dévalorisée en France, comparativement à d'autres pays. La société n'encourage pas assez les jeunes à croire en leurs projets et à se lancer dans la création d'entreprise. Les organismes financiers sont également trop « frileux » pour soutenir ces démarches.

LC : Pour moi, ce n'est ni un sujet ni un débat, juste une question de personnalité et d'envie personnelle. Cha-

« Une femme doit braver les a priori. Une fois cette étape passée, tout devient plus facile »

Loetitia Colas

même pas demander son chemin ! Moi je n'hésite pas à m'inspirer de personnes qui ont créé avant moi et qui ont traversé, comme moi, des moments difficiles.

LC : Je suis épatée par les personnes courageuses, qui devant l'adversité se remon-

démontrer sa capacité par l'exemplarité. Une fois cette étape passée, tout devient plus facile. Les femmes ont l'avantage d'être très intuitives ce qui peut les aider considérablement dans les prises de décision, j'en suis persuadée.

Comment favoriser, selon vous, l'entrepreneuriat au féminin ?

FG-O : Je pense qu'il faudrait booster l'ambition des femmes. Une femme qui crée une entreprise la voit rarement en multinationale à horizon 10/15 ans. Les femmes créent souvent de petites structures, par choix ou pas d'ailleurs, je trouve cela dommage. En France, une grosse pression sociétale pèse encore sur les épaules des femmes. On leur dit qu'elles seront de mauvaises mères si elles ne s'occupent pas suffisamment de leurs enfants. J'ai deux enfants, et j'ai culpabilisé pendant 20 ans. Pour un homme, c'est plus facile, question d'éducation ! On nous a suffisamment rassuré que les hommes étaient faits pour travailler, et les femmes pour élever les enfants. Ce

un doit prendre sa place, où qu'elle soit.

Et si c'était à refaire...

FG-O : Je le referais sans hésiter, avec tout autant de plaisir et de passion. Il est certain que si j'avais l'expérience d'aujourd'hui, je ne referai pas les mêmes bêtises, mais dans le fond je ne changerais rien : donner leur chance aux jeunes en 1^{er} emploi, embaucher du personnel féminin, favoriser la promotion interne des salariés et les passerelles entre les postes.

LC : Les circonstances m'ont poussée à poursuivre le travail de mon mari. Dans ce cas précis, on n'a hélas pas de temps pour se préparer aux choses, il faut continuer à vivre. Mais j'ai le goût du risque, cette qualité qui permet de se transcender. De façon générale, quand on sait à quoi s'attendre, on a moins peur. Mais il ne faut pas avoir peur d'avoir peur. Si j'avais pu savoir ce qui arriverait, j'aurais été un peu meilleure, plus vite. ●

Propos recueillis par
Anne Diradourian